

## Un autre chemin

Assurément celui-ci je ne le fréquente qu'une fois par année. Et toujours à l'automne. Comme s'il ne pouvait pas m'appeler en une autre saison, qu'il ne voulait être là que pour me distiller sa monotonie subtile et poignante.

J'aime l'odeur des feuilles mortes qu'alors l'on y brasse, me pénétrer de ces senteurs fortes et acides si aptes à te faire rêver. Ce sont-là des joies étranges.

Alors je redescends du chalet pour m'en aller sur le village. C'est un autre de ces chemins que personne ne fréquente plus. Celui-ci toutefois n'est coupé d'aucun vieux mur. Il va son chemin. Il ne s'arrête nulle part, il prend sous les arbres, il contourne des zones rocheuses, il s'ouvre sur de petites clairières, il joint des paysages modestes que tu traverses en un rien de temps. Juste est-il parfois entravé par quelques branches que personne n'aurait ramassées, par un tronc tombé l'hiver passé, souvenez-vous, ces coups de vent terribles qui avaient couché les arbres par mille et par cents.

Le chemin aujourd'hui est vierge de toute trace. Il va, non pas en ligne droite, mais avec une fantaisie désarmante. Il se dirige vers le sud, il va même à l'ouest tout à coup, et puis il revient dans le sens de ta descente. Est-ce simplement la pente, la facilité du terrain, veut-il bientôt se faire parallèle avec un vieux mur auquel il voudrait faire la conservation, afin que l'on soit moins seul ?

Il n'est pas gai, cet ancien chemin, sur lequel tombent des feuilles mortes, une à une, et puis soudain, parce qu'un grand souffle a passé sur les forêts, par centaines. Et c'est ainsi que les arbres se dépouillent à l'automne, afin de créer un tapis de feuilles si épais par places que l'on peut y noyer ses souliers.

Triste peut-être, mais quelle merveille que ce chemin, et quelles prodigieuses impressions vous distille l'automne.

C'est la fin de la journée, heure la plus nostalgique où, si déjà tu n'as pas le moral, accroche-toi ! Je redescends donc à pied sur le village. Je fais pareil aux miens d'autrefois quand ils avaient accompli leur journée là-haut. Encore une façon de communier avec vous, Ô vous les anciens. C'est étrange, le chemin qui ne saurait que parcourir la distance à faire, parce qu'il va ainsi sous les arbres cent mètres, qu'après il retrouve une clairière puis traverse un ban rocheux, parce qu'il fait route avec le mur, on se salue respectueusement, m'apparaît plus long qu'il ne l'est en réalité. Des impressions par moment que je ne vais jamais ressortir de la forêt. Mais elle m'enveloppe plus qu'elle ne m'emprisonne. C'est si bon. Et c'est ici un autre monde que le monde. Est-ce le vrai, tandis que l'autre ne serait qu'une pâle imitation, en plus inventée par les hommes ? Je me le demande. Je vois des champignons sur le chemin. Des branches pourries, le reste d'un foyer, qu'on y a fait. Il est beau, assurément. Et il vit même si on ne le fréquente plus. Simplement que sa vie à lui est lente et ne demande rien à personne. A cet embranchement on pourrait se diriger sur quelque alpage qui n'existe plus. Il y aurait par là, sur la gauche, du bois à exploiter, la forêt de ce côté-là est vieillissante qui ne se renouvelle plus.

Et c'est le grand silence de l'automne. Je n'entends que le bruit de mes pas dans les feuilles. Je pense soudain au village, à cette vie collective du bas, du fond de la vallée, tandis que je suis ici oublié de tous. Qu'est-ce que ma vie ? Je regarde les arbres, éternels, ou plutôt à ne jamais mourir vraiment, puisqu'aussitôt à terre ils sont remplacés par d'autres. La pourriture des vieux troncs donne la nourriture des jeunes plants. Vois ces deux ou trois sapins dont la croissance, justement, se fait sur un tronc en décrépitude. Le sens de notre vie par rapport à celui de l'existence des arbres. Mais peut-on comparer ? C'est qu'il y a, pour les plus grands et les plus solides, cette différence fondamentale dans la durée.

C'est triste et doux tout à la fois, cet instant de l'année, quand la journée se termine et que les alpages désertés se sont tus. Alors là-haut, désormais, c'est le silence, que ne rompt plus parfois que le bruit d'une branche, qu'un grand souffle passant sur la forêt ou qu'un dernier coup de fusil. Ils chassent. Du gibier a-t-il passé tantôt sur le chemin ?

Et le bruit que je fais me repose. Je voudrais soudain me coucher sur les feuilles et ne plus bouger. Attendre. Quoi ? Rien. Reposer simplement ici ma vie, pour que bientôt elle reprenne son cours, mais différente, affermie, épurée. Une vie plus large et plus grande. Elle serait pareille, je me l'imagine, à cet air que je respire et qui semble, c'est étrange, me rendre meilleur !